

Chapitre VII

LES MAUVAIS JOURS

Comme dans tous les pays sous-développés, le Kurdistan laisse beaucoup à désirer dans le domaine de l'hygiène. Les maisons, comme on le sait, surtout dans les villages, non seulement manquent d'eau et d'électricité, mais sont privées aussi de lieux d'aisance. Il n'est pas rare de voir des gens se soulager près de la source du village parce qu'il est plus facile d'y faire ensuite ses ablutions rituelles. Dans les plus gros villages, on a depuis quelques années bâti des édifices où sont installées des latrines communes. Les anophèles de la malaria vivent encore à deux mille mètres d'altitude et leurs larves se trouvent dans toutes les rizières. Les mouches pullulent et sont un véritable supplice pour les hôtes de passage. Au printemps, les puces sont si nombreuses qu'il vaut mieux souvent s'installer hors des habitations. Sur la frontière persane, des tiques (*argus persicus*) sucent le sang durant la nuit. Les hôpitaux n'existent que dans les grandes villes, comme Sulaimani ou Halebcha, mais les lits y sont insuffisants. Les docteurs sont rares et inexistantes dans les villages où parfois le gouvernement a ouvert un dispensaire tenu par un infirmier qui distribue quelque médicaments, surtout de la quinine et du sel anglais. Aussi ne faut-il pas s'étonner de cette réflexion d'un médecin britannique à propos de l'Irak, mais le Kurdistan est tout à fait logé à la même enseigne: «Pour moi, comme médecin, l'Irak est le pays le plus intéressant du monde, car c'est un véritable paradis de maladies».

I. Maladies et blessures.

La vie au Kurdistan n'est donc pas qu'une partie de plaisirs et les épreuves, maladies et blessures, sont quotidiennes. La vie au grand air du nomade, les risques de la chasse, les aléas des bagarres entre bergers, vigneron ou boutiquiers, seront souvent causes de coups et blessures, car le Kurde a le sang chaud et son poignard est toujours à portée de la main. Le danger peut venir aussi des bêtes: morsures de chiens, sinon de loups; piqûres de serpents ou de scorpions; coups de

corne de béliers ou de vaches. Le maniement des armes à feu occasionne aussi des accidents et les brûlures ne sont point rares.

La rigueur du climat et leur simple condition d'être humains exposent aussi les Kurdes aux maladies de toutes sortes. Ce seront évidemment celles des pays de misère et de manque d'hygiène. La sous-alimentation est responsable de 50% de la mortalité infantile, qui est effrayante, de 25 à 40% annuellement, mais acceptée avec un certain fatalisme. Pour les adultes, l'espérance de vie est limitée à 30 ans environ, et même seulement 28 ans, au dire de certains experts. Les maux d'yeux : cataracte, conjonctivite, trachome, abondent. Aussi les aveugles ne manquent pas. La tuberculose fait de nombreuses victimes, à l'opposé de la syphilis, inconnue au Kurdistan au début du siècle, d'après Mark Sykes, alors qu'une syphilis infantile «*bejel*» atteint tous les Arabes Jubur, qui vivent, tout comme les Kurdes, sur les rives des deux Zab et du Tigre. La malaria opère des ravages, puisqu'on lui attribue le quart de la mortalité. Mais des mesures énergiques l'ont presque éliminée de certaines régions du Kurdistan irakien. Dans les années 1953 et suivantes, le Dr. italien, Luigi Mara, envoyé par les services de l'O.M.S. a fait des merveilles en ce domaine, au point que les Kurdes l'avaient surnommé «Dr. Malaria». La petite vérole est sporadique et fait beaucoup de victimes. Bien des Kurdes en conservent la trace sur leur visage. Les fièvres intestinales sont aussi fréquentes que variées. Les vers intestinaux sont communs. Diarrhées et dysenterie sont à craindre et les étrangers de passage sont aptes à les contracter assez rapidement, les bacillaires plutôt que les amibiennes. Il est assez curieux de constater que les quelques journalistes américains ou européens qui se sont aventurés au Kurdistan, lors des événements de 1963-1964, en ont été atteints plus ou moins gravement. Les maladies de foie ne sont pas inconnues et les rhumatismes sont assez fréquents. D'après un Rapport officiel, les maladies qui furent causes du plus grand nombre de décès, dans le liwa de Sulaimani en 1952, furent la pneumonie 69, la malaria 66, l'anémie 57, les maladies de coeur 34, l'inflammation des reins 30, la fièvre pernicieuse 23, la tuberculose 23, la dysenterie

17 et des maladies non identifiées 264. Bien que ces statistiques ne soient pas entièrement dignes de confiance, elles fournissent cependant un ordre de grandeur que l'on peut admettre.

2. Les remèdes.

Il n'y a rien certes de plus personnel que la maladie, bien qu'il y ait des épidémies ; mais c'est bien la société qui nous fournit les moyens de la soigner. Chez les Kurdes, les procédés sont multiples : il y a en premier lieu le recours à Dieu ou à ses saints, à ses fidèles serviteurs, et l'utilisation de talismans et de pratiques plus ou moins magiques ; les remèdes empiriques et naturels sont également d'usage courant ; enfin le Kurde commence à recourir aux services de médecins à diplômés.

La maladie vient de Dieu, et partant la guérison. C'est donc à Lui qu'on aura recours tout d'abord, suivant en cela l'exemple du Prophète lui-même. En effet, au dire de Aïcha, son épouse préférée, lorsque le prophète souffrait en quelque point de son corps, il récitait dans sa paume droite le verset : « Dis, il est Allah unique... », puis les deux sourates de l'Assistance et il en massait l'endroit où il souffrait... Boire de l'eau dans laquelle on a fait détrempier un papier où est inscrit un verset du Coran est d'usage quotidien pour toute espèce de maladies. La visite au sanctuaire ou au tombeau d'un saint personnage est habitude populaire. Peu importe d'ailleurs qu'il soit musulman ou chrétien. Ainsi la tombe du Père Poldo (Leopoldo Soldini, O.P.), ancien missionnaire dominicain, excellent botaniste, médecin et chirurgien expérimenté, mort à Zakho en 1779, est fréquentée aujourd'hui encore, pour se guérir de la fièvre, par Kurdes, musulmans, chrétiens ou juifs. Les parents y amènent leurs enfants malades, avec une galette de pain, un oignon et un peu de sel qu'ils laisseront en offrande au « saint », ainsi qu'une gargoulette d'eau qui servira à laver le malade et que l'on cassera sur la tombe après l'opération. La terre de certains sanctuaires est efficace contre telle ou telle douleur. Ainsi, si on souffre de démangeaisons ou de maladie de peau, on va chez les Yézidis au *mazar* de

Cheikh Mousa-Sor. On apporte avec soi un vase d'eau qu'on répand sur le sol du lieu sacré, on râcle cette moisissure et on l'applique sur la partie malade. On brise ensuite le vase. Certains cheikhs sont habiles à exploiter cette crédulité du peuple. Ils conservent en des boîtes de la poussière des différents sanctuaires, car chacun a sa spécialité : maux d'yeux, membres douloureux, constipation ou diarrhée. Bu dans l'eau, pour les souffrances internes, ou appliqué au dehors pour les douleurs externes, ce remède est efficace, surtout s'il est employé après sept jours de jeûne et de prières. L'émir Ismaïl Beg Tcholo des Yézidis, homme sans scrupules s'il en fût, n'hésitait pas à utiliser son soi-disant pouvoir de guérisseur. Il faisait boire, par exemple, aux femmes crédules de la tribu des Jemaldin, sur la frontière turco-iranienne, de l'eau dans laquelle il avait craché. Les malades devaient guérir, les stériles concevoir et enfanter, et les délaissées retrouver l'amour de leur mari. Ailleurs, il donnera de la terre du sanctuaire du grand Abd el-Qadir Gilani, terre qu'il a ramassée n'importe où, aux femmes dont les enfants ne vivent pas et, pour couper la fièvre, mettre un fil rouge au cou ou au bras des enfants malades. Toutes pratiques qu'il reconnaît cyniquement être des blagues. Quant aux verrues, dues au contact des pieds nus avec de l'urine de grenouille, elles guérissent à Bashiqa, au sanctuaire de Melik-Méran, spécialiste en ce domaine. Il suffit pour cela de jeter dans l'eau de la source un morceau de paille enveloppé d'un chiffon. Quant tout est pourri, la verrue est guérie.

Mais tous ces procédés à saveur magique ne sont pas les seuls qu'emploient les Kurdes. Ils n'ignorent pas les remèdes naturels empiriques dont les effets sont certains. Chaque tribu possède son médecin, *hekîmê kurmanci*, à la science héréditaire, et qui connaît par expérience l'efficacité des simples. Ces guérisseurs en font la cueillette, ainsi que les vieilles femmes expertes en la matière, et les utilisent sous forme de tisanes ou de compresses. Au XVIII^e siècle, les premiers missionnaires au Kurdistan étaient maîtres en ce domaine. Le P. Garzoni, qu'on a appelé le «père de la kurdologie», a sur ce point enrichi notre vocabulaire et le P. Campanile nous a indiqué l'usage que les

Kurdes faisaient des différentes plantes. Ainsi, nous dit-il, les Kurdes mastiquent le galanga pour se fortifier les dents; la sauge provoque la sueur et prévient l'attaque d'apoplexie; les graines d'agnus castus sont efficaces pour les règles des jeunes, filles; les feuilles d'anémone ouvrent les vésicatoires, celles de l'ammi rendent fécondes les stériles et celles de la jusquiame donnent un sommeil et des rêves tranquilles; la patience apaise l'acidité et excite l'appétit; la nymphéa éteint les chaleurs internes; la racine de saturione ou orchis accroît la vigueur naturelle. La verveine, assez rare, est appliquée avec profit sur la rate, au lieu de la ciguë qui est inconnue; le cerfeuil, rare aussi, est un stimulant du coeur. L'absinthe abonde et les Kurdes en abusent pour se fortifier l'estomac. Le ricin est abondant aussi. On fait usage de son huile en teinture, en onction pour les rhumes obstinés et aussi pour la colique. L'abrotone ou aurone aurait la vertu de tenir les poisons éloignés de l'eau près de laquelle on la garde. Les bergers se servent comme purgatif du suc de tithymale mêlé de moût cuit. Certains le remplacent par le suc de la coloquinte ou les graines d'épurgé, ce qui n'est pas sans danger. Enfin la mandragore, dont la cueillette réclame beaucoup de prudence, est bien connue pour ses qualités aphrodisiaques.

Mais il n'y a pas que les herbes médicinales. Un médecin français, le Dr. Marquis, a signalé en 1948 pour l'avoir constaté de ses yeux que, dans le Kurdistan, par exemple à Diarbekir, Erzeroum, Kharpout, etc. certaines bonnes femmes connaissaient le rôle bienfaisant de la moisissure du pain (*penicillium glaucum*) pour certaines plaies ou maladies: c'était déjà la pénicilline avant la lettre. - Pour les plaies, on a souvent recours aux cautérisations. Le cautère est un mélange de sel et de jaune d'oeuf, ou de sel et de beurre et de miel, appliqué bouillant sur la blessure. La mèche, pour drainer le pus, de certaines plaies, n'est pas inconnue. Pour les blessures par balle, le cautère est composé d'herbes et de pulvérin. Pour extraire la balle, on fend la chair. Si l'os est brisé, le chirurgien ou rebouteux s'en charge et le raccommode. Certains de ces praticiens sont très habiles. Un cataplasme de petits poissons, maintenu jusqu'à décomposition, doit attendrir les os d'une fracture

mal recollée et permettre de recommencer l'opération. Pour remédier aux douleurs lombaires après une chute de cheval, on applique sur les reins une peau de chèvre fraîchement écorchée. On la laisse jusqu'à putréfaction... et guérison! Quelques médecins amateurs ne manquent pas d'audace. Le Rev. Wigram a rencontré à Barzan un médocastre yézidi qui proposait à un Kurde souffrant de trachome de lui enlever la «moisissure superflue» qu'il avait derrière le globe des yeux, disait-il, en passant une brochette rougie à blanc d'une tempe à l'autre! Ailleurs un Kurde qui s'était tiré une balle dans le gras de la jambe pour essayer son fusil nouvellement acheté, à l'aide d'une baguette, remplissait le trou avec une mixture de beurre et de bouse de vache. Un cataplasme de bouse et de goudron sera utilisé à l'occasion pour soigner une brûlure.

Mais de plus en plus, avec des restrictions pourtant en certains milieux, le Kurde a recours au médecin officiel ou à l'infirmier que le Gouvernement met à sa disposition en des dispensaires dans les principales villes, ou bien même à des praticiens privés. Ce docteur jouit d'un grand prestige; mais il ne doit pas se contenter de belles paroles. Il sera d'autant plus apprécié qu'il donnera plus de remèdes et un remède ne peut avoir d'effet que s'il est désagréable à prendre. Mais le tempérament du Kurde réclame une médication énergique. Par rapport à la dose normale de sel anglais, par exemple, le coefficient de médicament est 3 chez les Assyriens, mais 5 pour les Kurdes! Les piqûres et injections sont recherchées, car leur résultat ne se fait pas attendre. Le médecin tribal n'était payé que si son traitement réussissait. Dans les dispensaires gouvernementaux d'Irak, les soins sont généralement gratuits, mais le Kurde guéri n'est jamais ingrat et offre bien volontiers un cadeau à qui le soigne et le guérit. Beaucoup de Kurdes, tant en Irak qu'en Turquie, étudient aujourd'hui la médecine dans les universités et pratiquent leur art au profit de leurs compatriotes. C'est pour certains descendants de familles de chefs, comme pour ceux qui sont devenus avocats, une façon de garder une influence réelle sur leur peuple.

3. Sur le chemin de toute vie.

Quelle que soit la confiance qu'il avait mise dans les amulettes et talismans, quelle que soit l'efficacité des remèdes qu'il a pu utiliser, le Kurde, comme tout le monde, finit par passer de vie à trépas. Au lieu des chants de joie, ce sont alors les cris de deuil qui retentissent. A l'occasion de la mort et des funérailles, les Kurdes ont aussi des coutumes qui leur sont propres. Le Kurde, dur à mourir, sait affronter la mort avec courage, ainsi que le disent ses proverbes: «Qui connaît bien la vie, n'a pas peur de la mort». Ou encore: «Quand la mort t'offrira sa coupe, porte sans regret cette coupe à tes lèvres: il n'y a que le temps pour te séparer de ceux que tu quittes». Mais le Kurde préfère la mort dans la bataille, plutôt que dans son lit, surtout après une longue maladie: « La mort, soit, la vieillesse non !» - « Mourir c'est mourir, mais pourquoi agoniser ?».

Chez les Yézidis, le mourant doit être assisté de son frère de l'Autre Monde, qui l'aide au besoin à doubler ce cap tragique si la mort tarde trop. La *toilette du mort* est faite assez rapidement, tantôt par le laveur de cadavres professionnel sur une planche spéciale, tantôt par le *pîr* chez les Yézidis. Une fois lavé, on frotte le corps avec des plantes aromatiques et on l'enveloppe d'un ou de plusieurs linceuls de coton, sans couture. Chez les Yézidis, le cadavre est cousu dans le linceul. Autrefois, surtout s'il s'agissait d'un jeune homme, on dressait dans sa chambre une sorte de mannequin pour le représenter. On l'appelait l'arbre de deuil, *darê şîné*, et on le plaçait sur la monture préférée du défunt quand se formait le cortège funèbre. Une lumière doit brûler, trois jours durant, dans la chambre funéraire.

L'enterrement se fait habituellement le jour même de la mort, à moins que le défunt n'ait été assassiné. Dans ce cas, on ne l'enterrera qu'après que sa mort aura été vengée par la mort même de l'assassin. Le cadavre, mis sur un brancard et non dans un cercueil, est porté à bout de bras par les amis jusqu'au cimetière. Les parents et les voisins forment le

cortège funèbre. Les femmes, qui se lamentent bruyamment suivant une vieille coutume païenne, n'en sont point exclues. S'il s'agit d'un personnage important, son cheval drapé de noir l'accompagne à sa dernière demeure. Les bébés enveloppés sont roulés dans un tapis de prière. On décapite une poule, dont la tête sera enterrée avec l'enfant pour détourner de la famille d'autres deuils.

Le cadavre est déposé dans la tombe, couché sur le côté droit et le visage tourné vers la Mecque. La fosse est creusée à la profondeur de la taille d'un homme. Le mollah récite alors le *Talqin*. Souvent aussi on chante des lamentations, *şîn*, ou on débite une oraison funèbre pour célébrer les qualités du défunt. On dresse un tas de pierres, *şkêr*, là où quelqu'un a été tué, et les passants y ajoutent d'autres pierres pour sauvegarder le souvenir du mort.

Les cimetières, *goristan*, sont en général hors des villes et des villages, sur une colline. On aime à y planter des arbres, surtout des arbres de Judée, à l'ombre des quels reposeront les défunts, si bien que les cimetières n'ont rien de lugubre, au contraire. Les tombeaux varient avec les régions. On élève une coupole sur celui des riches, mais ordinairement deux pierres dressées, *kêl*, aux deux extrémités de la tombe, sont les seuls ornements. Il n'y a guère d'inscription. Pourtant les Yézidis du Cheikhan indiquent parfois, en arabe, qu'un tel a trépassé dans la miséricorde d'Allah à telle date. Habituellement on grave des dessins : poignards, fusils, outils de travail, aigles ou cercles signifient le soleil, s'il s'agit d'un homme, surtout d'un guerrier. Pour rappeler le souvenir d'une femme, on sculptera des fleurs, des peignes, des bracelets. Certains ont voulu voir dans ces dessins des survivances du culte zoroastrien. Parfois des Kurdes font sur les tombes de petits trous qu'ils remplissent d'eau, afin que les oiseaux ou les autres animaux altérés puissent boire à la santé du défunt. Fréquemment aussi, ainsi que l'ont remarqué maints voyageurs, une veuve ou une fiancée sacrifie sa chevelure qu'elle accroche sur la stèle funéraire en gage d'affection et de fidélité envers celui qu'elle a perdu. Sur la

tombe d'un saint homme, on fixera une main de fer, symbole peut-être de la transmission de son étendard à la génération suivante. Certaines sectes se distinguent dans la façon d'honorer leurs morts. Ainsi il existe chez les Kurdes Sendjabi, fraction des Kalhour qui serait Ahl-é Haqq, un cimetière avec des pierres sculptées très curieuses. Les figures représentent les défunts. On voit, par exemple, une femme tenant deux enfants par la main, ou un Kurde avec son fusil, entouré de mouflons et de gazelles. Chez les Bakhtyari, on dresse sur la tombe de l'homme courageux la statue d'un lion. Madame Chaghinian, dans son voyage *A travers l'Arménie soviétique* (1952) a été étonnée de trouver, dans le cimetière du village yézidi de Kandaksaz, «de hautes silhouettes d'énormes chevaux de toutes couleurs : roux, rouge, noir, blanc. Placés sur des piédestaux, ils galopent, les pattes d'avant et les pattes d'arrière repliées les unes vers les autres en forme de huit; la tête tirée vers le bas par de fortes brides s'appuie du menton sur le poitrail; leurs queues sont levées, arrondies comme des parenthèses: ces statues bizarres sont pleines d'intensité et de force». Il s'agit là de tombeaux kurdes. Mais cet usage, qui existait encore en d'autres villages, a disparu. Par contre, le tombeau des femmes n'était que de «simples dalles avec l'image d'un berceau». Cela donnait à ces vieux cimetières «un air fantastique et singulier».

Le deuil, *sin*, en principe dure un an. Durant les trois premiers jours, les parents ne sortent pas de la maison, afin de recevoir les visites de condoléances, *serxweşidan*. Les formules utilisées en ces circonstances reflètent soumission à la volonté de Dieu et souhaits de longue vie pour ceux qui restent. Par exemple : «Sois en bonne santé!» ou «Que Dieu te réjouisse le coeur!» A quoi l'on répond : «Que Dieu t'épargne!», « Que Dieu allonge ta vie!», « Vous du moins soyez en bonne santé!» - Si c'est un fils qui est mort, on dira : « Que Dieu vous donne un remplaçant!» et autres expressions analogues. Naturellement chez les Kurdes d'Arménie soviétique on a supprimé toute allusion religieuse. Les formules semblent bien froides, ainsi : «L'équipe des travailleurs (koléktiv) du journal «La Voie nouvelle», présente ses condoléances à

X, ouvrier de rédaction, à l'occasion du décès de son oncle Y». Ou encore: «V, Y, Z, présentent leurs condoléances à A, B, C X, à l'occasion du décès de leur père D X ». Telles sont du moins les formules imprimées. Je ne serais pas tellement étonné si les formules orales conservaient une saveur plus traditionnelle.

Pendant la durée du deuil, on s'abstient de participer aux fêtes. On bannit de la maison tout ce qui est rouge. Même les voisins évitent de cuisiner le plat de riz que tous les Kurdes mangent avec plaisir. Des repas de deuil sont servis le troisième, le septième ainsi que le quarantième jour. Ce jour-là on égorge un mouton sur la tombe et on en distribue la chair aux passants. Au jour anniversaire, tout le village participe aux agapes. Chez les Yézidis, la veille du *norûz*, on fait la tournée du cimetière. Des *qawal*, jouant de la flûte et du tambourin, s'arrêtent une dizaine de minutes sur chaque tombe, tandis que les femmes se lamentent et se frappent la poitrine. On laisse sur chaque tombe de la nourriture que l'on distribue ensuite aux pauvres et à ceux qui passent. Les femmes kurdes aiment se rendre au cimetière le jeudi soir ou le vendredi. Celles dont le deuil est récent s'y laissent aller à leurs lamentations. Ces visites sur les tombes des parents durent cinq ans, après quoi la tombe est oubliée. Mais rien de semblable, s'il s'agit d'enfants morts en bas âge.